

Réparer l'injustice

Sylvain David

Numéro 80, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93717ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

David, S. (2020). Réparer l'injustice. *L'Inconvénient*, (80), 65–69.

Réparer l'injustice

SÉRIES TÉLÉ **Sylvain David**

Les premières images de *Watchmen* (Lindelof, HBO, 2019) offrent la reconstitution à grand déploiement d'un événement réel survenu à Tulsa, Oklahoma, en 1921. Des milices blanches lourdement armées ont décimé une communauté afro-américaine prospère. On voit un avion larguer des bombes, des corps traînés derrière une automobile, des membres cagoulés du Ku Klux Klan un fusil à la main. Cette scène de carnage sert à contextualiser le temps présent de l'intrigue, fondé sur le principe de l'uchronie ou de l'histoire parallèle : les États-Unis ont naguère triomphé en Asie du Sud-Est ; le Vietnam a depuis été annexé comme cinquante et unième État ; Richard Nixon est célébré en tant que grand président ; l'acteur Robert Redford occupe la Maison-Blanche ; des pluies de mollusques tombent épisodiquement du ciel... Le racisme est encore bien présent.

Le fil narratif principal s'articule autour de la menace que constitue la Seventh Cavalry, un groupe de suprémacistes blancs cachés derrière

des masques constellés de taches de Rorschach. Les forces policières, inquiètes pour leur sécurité après une vague d'attentats ciblés, sont elles aussi anonymes. Si les hommes du rang se contentent d'un bandeau facial jaune vif en sus de leur uniforme habituel, les détectives ont droit à des avatars de combat plus élaborés. Se distinguent notamment Looking Glass, dont la cagoule en miroir souligne les talents d'interrogateur, et Sister Night, qui, loin de la miséricorde que suppose son chapelet et son habit de religieuse, se révèle une guerrière hors pair. Ces identités dissimulées, d'un côté comme de l'autre de la loi, confèrent un sentiment d'impunité et ouvrent la porte à tous les excès.

La minisérie s'inspire du célèbre roman graphique éponyme (Moore, Gibbons, 1987). Il ne s'agit pas d'une adaptation, mais d'une prolongation. Alors que l'action de la bande dessinée a lieu dans les années 1980 et renvoie à l'angoisse de l'époque quant à la possibilité d'une apocalypse nucléaire, l'intrigue de la



série, située trente ans plus tard, se concentre sur un autre type de péril lié à l'actualité : celui des tensions nationales autour de la culture et de l'identité. Ce décalage thématique et temporel permet de développer dans la série un univers et des personnages qui lui sont propres. Quelques éléments de l'œuvre originale demeurent néanmoins. Le premier épisode montre Ozymandias, le millionnaire mégalomane, reclus dans un manoir gothique avec des serviteurs attentionnés. On voit, par écran interposé, le Dr Manhattan, un physicien doté de superpouvoirs depuis une irradiation accidentelle, en exil sur la planète Mars. D'autres apparitions du même type surviennent au fil des épisodes. De tels recoupements narratifs réjouiront les lecteurs de Moore et Gibbons. Il n'est cependant pas nécessaire de connaître le roman graphique pour bien comprendre la série.

Les origines bédéistiques de *Watchmen* se reflètent dans sa facture. Les scènes d'action, truffées de pétarades et de démonstrations d'arts martiaux, n'ont rien à envier aux récents films de justiciers ou de superhéros. Les masques et costumes des divers protagonistes créent une composition visuelle forte, où chaque détail tend à prendre une dimension

allégorique. Les fils narratifs parallèles et les fréquents retours en arrière alimentent une dynamique feuilletonnesque qui appelle inévitablement une convergence et une résolution. Si le premier épisode demeure plutôt linéaire et met l'accent sur le travail policier, la suite explore davantage les motivations des personnages et les points volontairement mystérieux de l'intrigue. Les allusions fréquentes au passé sont en outre un prétexte à d'intéressantes innovations formelles. La trame sonore, très présente, conçue par des membres du groupe Nine Inch Nails, contribue à entretenir une sensation de malaise.

La grande singularité de la série repose toutefois sur la divergence de visées ou de finalité qu'elle présente avec l'original. Le roman graphique de Moore et Gibbons est reconnu comme l'une des premières grandes déconstructions de l'imaginaire du justicier et du superhéros. À l'instar de *Batman: The Dark Knight Returns* (Miller, 1986), paru à la même époque, il met en scène des *vigilantes* vieillissants, qu'une obsession pour l'ordre et une absence de comptes à rendre rapprochent dangereusement du fascisme. Par leur dimension autoréflexive, ces bandes dessinées s'appliquent à dévoiler les paradoxes idéologiques d'un mythe fondateur de la culture de masse américaine. La série reconnaît les dérives autoritaires des personnages de Moore et Gibbons, tout particulièrement dans l'évocation de la figure réactionnaire de Rorschach (l'antihéros de la BD) que constituent les masques bigarrés de la Seventh Cavalry. Elle ne s'inscrit pas moins dans un tout autre horizon d'attente. Si, comme dans le *comics*, l'intrigue fait ponctuellement retour sur l'histoire du justicier urbain, ce n'est pas pour en souligner l'insuffisance ou la puérité, mais pour y insuffler une composante afro-américaine. De ce fait, dans le présent du récit, ces adjuvants des forces policières ne sont pas (ou plus) les symptômes d'une dérive totalitaire : ils constituent au contraire une résistance salutaire



face à la montée de l'extrémisme. C'est dans cette ambiguïté, pas forcément assumée, que réside l'intérêt sociohistorique de *Watchmen* : le justicier masqué, déconstruit il y a quelques décennies, s'avère à nouveau nécessaire, avec quelques nuances révélatrices, pour redonner un idéal à une nation en proie à l'intolérance et au relativisme.

•

Les facteurs qui motivent le sentiment d'injustice vécu par la communauté afro-américaine sont mis en évidence dans *When They See Us* (DuVernay, Netflix, 2019). La minisérie raconte l'histoire réelle des « Central Park Five », un groupe d'adolescents noirs condamnés en 1989 à de lourdes peines de prison pour le viol d'une jeune femme blanche qu'ils ont toujours nié avoir commis. En 2002, de nouveaux éléments de preuve sont venus invalider le verdict. En 2014, une compensation collective de 41 millions de dollars leur a été octroyée pour les années d'incarcération. Peu après le crime, pendant que l'enquête était en cours, Donald Trump a acheté une pleine page de publicité dans chacun des grands journaux de New York afin de réclamer la peine de mort pour les jeunes délinquants. Le magnat de l'immobilier est également passé à la télé pour défendre ses idées répressives. La série ne manque pas de

rappeler ces faits, ce qui a pour conséquence de politiser son propos et d'en faire une attaque frontale contre un système partial.

Le premier épisode montre divers adolescents de Harlem, pas forcément proches les uns des autres, alors qu'ils se laissent entraîner par une bande du quartier pour une soirée de grabuge dans Central Park. Les choses dégénèrent rapidement : des passants et des cyclistes sont pris à partie, parfois violemment. Le groupe se disperse au moment où des sirènes retentissent. Plusieurs sont attrapés dans la rafle policière qui s'ensuit. Un peu plus tard dans la nuit, une joggeuse est retrouvée inconsciente dans un boisé. Elle a été violée et sauvagement battue. On craint pour sa vie. Les petits délinquants retenus au poste deviennent ainsi témoins potentiels, puis suspects. Rien ne permet de lier les frasques des voyous à l'agression sexuelle, hormis le fait que tous ces délits ont été commis au même endroit. L'opinion publique ne s'enflamme pas moins ; un coupable est requis. Interrogés sans la présence de leurs parents ou d'un avocat, les cinq jeunes hommes finissent par avouer un crime dont ils se disent pourtant innocents.

La suite de la série retrace, de manière chronologique, les épreuves subséquentes des inculpés. D'abord le procès, où les procureurs sont pleinement conscients de la dimension politique de l'affaire et n'hésitent pas à



recourir aux coups bas pour s'assurer de la condamnation de leurs boucs émissaires. Puis les années d'incarcération, durant lesquelles les cinq adolescents, issus d'un milieu défavorisé qui ne peut guère les soutenir, perdent définitivement ce qu'il leur reste d'innocence. Quatre d'entre eux avaient moins de seize ans au moment des faits : après un séjour en détention juvénile, ils bénéficient d'une libération conditionnelle au début de la vingtaine. On découvre à cette occasion les contraintes imposées aux anciens détenus (couvre-feu, déclaration obligatoire de son statut), un stigmate social qui a pour effet d'entraver toute réelle possibilité de réinsertion. Le cinquième accusé demeure dans une prison pour adultes, régie par la violence, où l'étiquette de prédateur sexuel s'avère difficile à porter. La série se veut dès lors une dénonciation non seulement de l'erreur judiciaire, mais aussi des dysfonctionnements fondamentaux du système carcéral américain.

Pour soutenir son propos, *When They See Us* adopte un réalisme sobre, qui met l'accent sur les réactions individuelles. Les comédiens qui incarnent les accusés en 1989 excellent à exprimer l'effarement d'adolescents faisant face à des enjeux qui les dépassent. Ceux qui les jouent à l'âge adulte se révèlent touchants par la manière dont ils donnent à comprendre le désarroi, de retour dans la vie réelle, d'individus ayant passé leurs années de formation derrière les barreaux. Les personnages des parents sont également dignes de mention, pour leur impuissance et les mauvais conseils, issus de l'ignorance, qu'ils prodiguent à leurs enfants. Les décors, que ce soient ceux du poste de police, du tribunal ou de la prison, baignent dans l'omniprésence des néons, un choix pertinent dans la mesure où ce qui se joue est avant tout un drame institutionnel.

La série a créé bien des remous à sa sortie, ce qui rappelle à quel point cette

histoire a marqué les États-Unis et, de manière plus générale, constitue un révélateur des tensions raciales dans ce pays. D'un côté, la jeune génération, qui a découvert le destin des Cinq par l'entremise de cette docufiction, a manifesté son indignation au point où la détective en charge de l'affaire et la procureure en chef du procès ont été démisées de diverses charges professionnelles. De l'autre, des commentateurs de droite ont mis en cause l'innocence des accusés et critiqué leur représentation idéalisée tout en défendant les attaques passées de Donald Trump à leur égard. Contrairement à la revanche symbolique que fantasme *Watchmen*, la réparation de l'injustice que défend *When They See Us* s'inscrit dans un débat bien réel, où le consensus entre les parties semble encore loin d'être atteint.

•

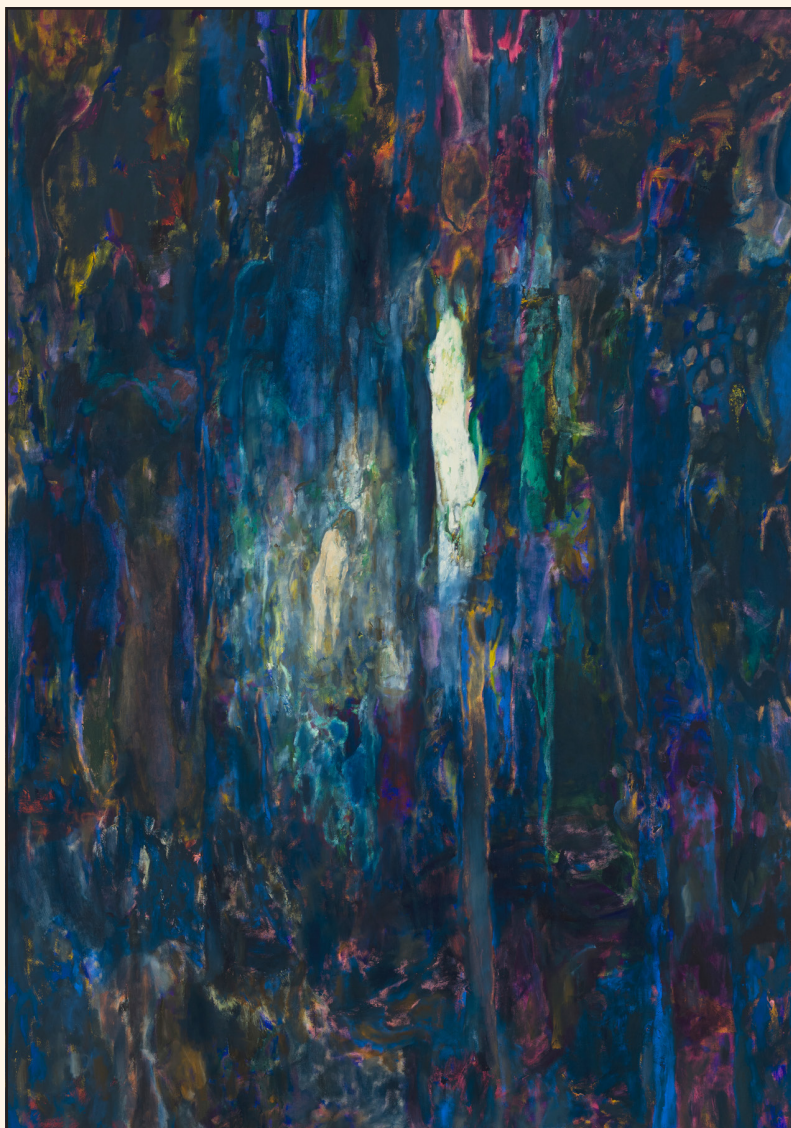
Un autre type de défaillance du système pénal est mis en cause dans *Unbelievable* (Grant, Waldman, Chabon, Netflix, 2019). L'action débute en 2008, dans l'État de Washington. Une résidente d'un centre d'hébergement pour jeunes adultes a été violée dans son studio pendant la nuit. Manifestement mal à l'aise, elle s'efforce de répondre aux questions maladroites, pourtant bien intentionnées, des policiers masculins. On apprend que son agresseur, au visage masqué, l'a d'abord immobilisée pour longuement abuser d'elle, puis s'est appliqué à purger la scène de crime de toute trace d'ADN avant de disparaître. De brèves séquences en flashback illustrent son récit. Les détectives chargés du dossier et les adultes dans son entourage se montrent peu convaincus par une histoire aussi invraisemblable. Prenant prétexte du passé trouble de la jeune femme, ils en viennent à douter de sa parole. Écœurée par tant d'insensibilité, elle finit par se rétracter et retire sa plainte.

Le fil narratif se dédouble au deuxième épisode. D'une part, on continue à suivre le calvaire de la jeune femme, maintenant victime de l'ostracisme de ses proches, qui lui en veulent de les avoir bernés. Une procédure judiciaire est d'ailleurs ouverte contre elle pour fausse déposition. D'autre part, l'intrigue se déplace au Colorado, en 2011, où une étudiante vient de signaler son agression par un individu masqué et méticuleux, dans sa résidence universitaire. L'affaire est cette fois prise en charge par une enquêteuse

empathique, qui s'efforce de reconforter la victime tout en s'assurant de recueillir un témoignage le plus précis possible. La policière n'est pas au courant des événements qui sont survenus dans l'État de Washington trois ans auparavant. Elle apprend par contre qu'une collègue traite un cas similaire dans une localité voisine. Les deux unissent leurs forces pour traquer l'agresseur qui semble de toute évidence un violeur en série.

Le reste de la série continue à juxtaposer le récit des policières qui se donnent pour mission de résoudre l'enquête à celui de la victime initiale. Ce montage en parallèle rappelle que les suites d'une agression sexuelle ne se résument pas uniquement à rechercher un criminel, mais qu'elles ont également des conséquences psychologiques, notamment en ce qui a trait à l'estime de soi et aux relations interpersonnelles. Le procédé met par ailleurs bien en évidence le contraste entre l'approche froide et factuelle des détectives chargés de la première enquête, qui a pour effet involontaire d'intimider la victime, et la profonde sollicitude des deux policières alors qu'elles interrogent les femmes violentées, laquelle permet de gagner leur confiance tout en offrant un précieux soutien. De manière significative, la série évite de montrer les viols eux-mêmes, hormis quelques brèves images pour étayer les témoignages, refusant par le fait même toute dérive vers le spectaculaire.

L'intrigue d'*Unbelievable* s'inspire elle aussi d'une histoire vraie, ce qui confère une horreur supplémentaire aux événements représentés. Comme cette affaire a été beaucoup moins médiatisée que celle des « Central Park Five », un certain suspense narratif demeure. Le sujet délicat est porté par le jeu tout en nuances des comédiennes. La première victime se distingue par sa fragilité méfiante ; la seconde émeut par sa résilience qui, rapidement, se fissure. Le duo de policières est réussi dans sa façon de confronter des personnalités opposées et joue de manière efficace avec les clichés du genre. De ce fait, la grande force de la série réside dans sa subtilité. Comme *Watchmen* et *When They See Us*, elle souligne à quel point certaines catégories d'individus n'ont pas toujours droit à un traitement équitable de la part de l'appareil policier et judiciaire. Loin des fantaisies revanchardes de l'une ou des contre-attaques ciblées de l'autre, c'est par le facteur humain, l'engagement individuel, qu'*Unbelievable* invite à contenir les excès, volontaires ou non, du système. ■



Apocalypse silencieuse n° 2 (détail), 2019, huile sur lin
© Louis-Philippe Côté | Photo : Guy L'Heureux

Apocalypse silencieuse **Louis-Philippe Côté**

21 mars – 2 mai 2020

G A L E R I E
S I M O N
B L Δ I S

5420, boulevard Saint-Laurent | local 100 | Montréal | 514.849.1165